

en montrait les ridicules et les potitesses. Après avoir ainsi égayé son petit cercle par quelque portrait ou tableau dans le goût de Labruyère, il revenait à la moralité et la développait avec une si vive onction, qu'il surprenait des larmes dans tous les yeux, non sans être ému lui-même. Aussi, quand à d'autres momens le père Ambroise traversait la cour ou le jardin, comme un joyeux essain s'envole vers le massif embaumé, toutes les jeunes filles, laissant là leurs jeux, couraient à lui et l'entouraient à l'envi pour le saluer en passant, lui soumettre quelque difficulté, entendre une bonne parole, ou recevoir un petit soufflet sur la joue, ce qui n'était pas une médiocre faveur.

Au milieu de tels enseignemens, une année s'écoula bientôt, et elle ne parut pas longue à Geneviève ; mais les vacances survinrent, et il fallut quitter le couvent pour retourner au château. M. et Mme. Morand s'y trouvaient avec une société choisie. On se forme vite à Paris, et Mme. Morand y avait laissé pour jamais la simplicité provinciale, rapportant en retour les habitudes parisiennes les plus exquises. Entre autres choses, elle ne pouvait revenir seule dans sa province, pour y vivre en ermite l'été durant ; elle avait donc invité quelques *intimes* amies et quelques-uns des plus accomplis cavaliers. Les journées se passaient joyeusement, comme il convient à des gens bien pourvus. On jouait, on chassait, on dinait somptueusement, on dansait, on donnait la comédie, on prenait, en un mot, tous les plaisirs de la campagne. Geneviève, bien qu'un peu dépaysée, (N'eut-elle pas la sottise, un jour, de faire un grand signe de croix et de dire le *Benedicite* en se mettant à table ! Ce qui réjouit beaucoup les convives, à part madame sa mère, qui lui dit de garder cela pour le couvent ) bien qu'un peu dépaysée, Geneviève suivit bientôt le courant et elle passa les plus délicieuses vacances qu'un enfant puisse rêver. Vive, enjouée, folâtre, comme on l'est à treize ans, quand tout vous sourit et qu'on sourit à toute chose, elle se conforma scrupuleusement aux leçons maternelles, laissa de côté sans remords, puisque ainsi le voulait sa mère, toutes les pratiques pieuses du couvent, reprit ses petites coquetteries, ses dentelles, ses beaux airs, ses parures, et s'enivra tout à l'aise des mille complimens adre-sés déjà à ses grâces naissantes, et par anticipation, à la dot non moins gracieuse qui devait l'orner un jour.

Comme toute chose en ce bas monde, les vacances prirent fin, et ce ne fut pas sans quelque humeur que Geneviève revêtit le modeste uniforme, dit adieu aux fêtes brillantes et franchit de nouveau le seuil du couvent. Cet e humeur dura plusieurs jours, et eut quelques conséquences. Geneviève étoit triste, maussade, hautaine avec ses compagnes, indocile avec ses maîtresses, et surtout en querelle avec elle-même. car sa conscience lui donnait tort ; mais plus elle se sentait en faute et plus elle s'irritait contre tout ce qui lui faisait reproche. Toutes les maîtresses de Geneviève furent unanimes sur ce point dans leurs rapports à la supérieure, et cel'e-ci en fut vivement affectée. En un moment toutes ses peines perdues ! et puis la perspective de recommencer encore à prodiguer tous ses soins, pour venir au bout de l'année, échouer devant le même obstacle ! C'était décourageant. Cependant, et après tout, la pauvre enfant n'en étoit que plus à plaindre, il n'y avoit donc pas deux partis à prendre, et il falloit travailler de plus belle à cette éducation difficile. Il en faut parler au père Ambroise, se dit-elle ; ce qu'elle fit un matin en sortant de la messe.